

Conserver, recréer ou adapter

Caroline Montpetit

Number 160, Spring 2019

Intérieurs patrimoniaux. Entrer dans l'histoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

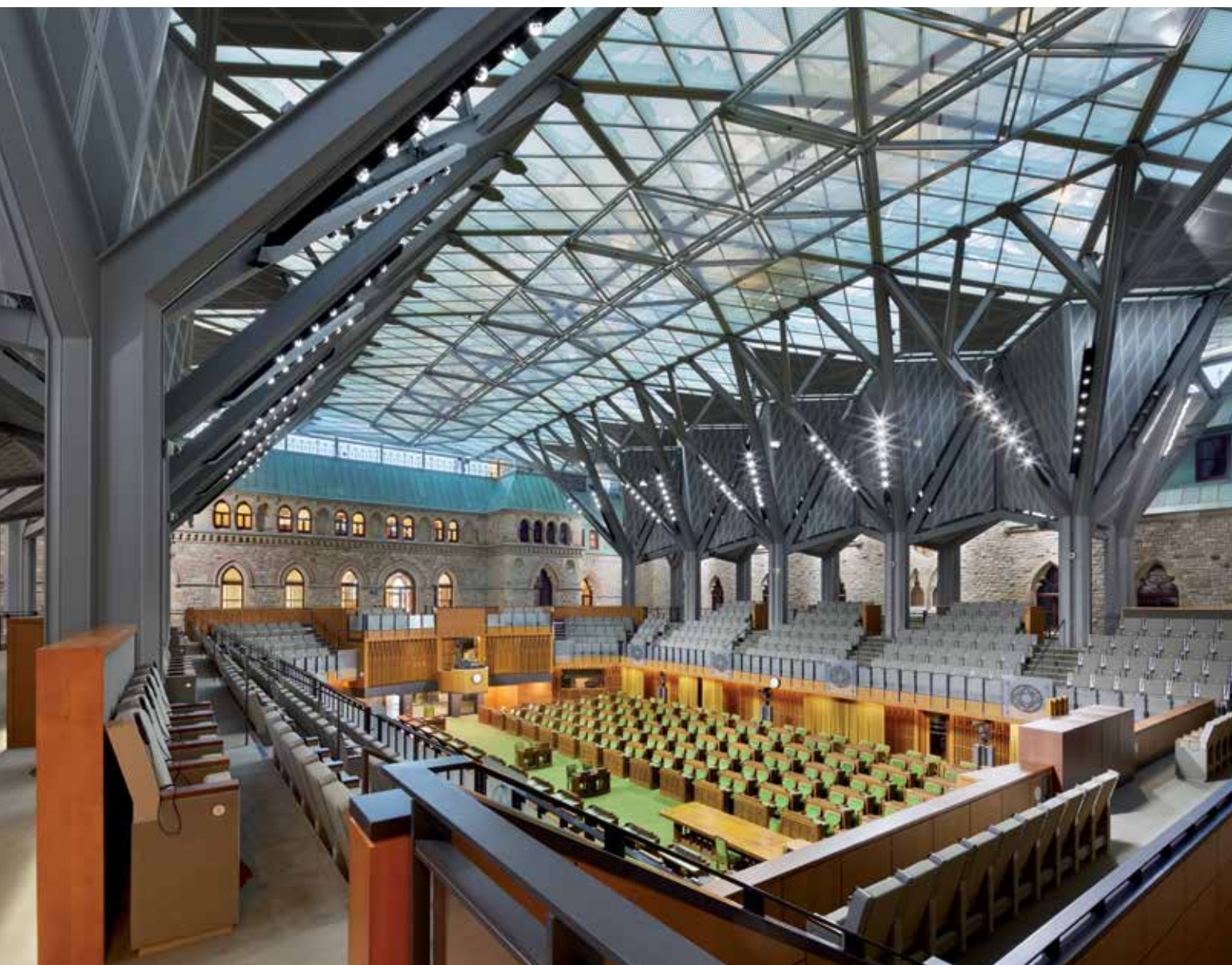
Cite this article

Montpetit, C. (2019). Conserver, recréer ou adapter. *Continuité*, (160), 22–26.

DOSSIER
INTÉRIEURS PATRIMONIAUX

INTERVENTIONS

Conser ou adda



erver, recréer pter

Les intérieurs anciens sont des raretés dont la restauration exige un grand doigté. Comment choisir la formule adéquate pour préserver le style d'autrefois tout en comblant les besoins d'aujourd'hui ?

CAROLINE MONTPETIT

Le visiteur qui entre dans la Chambre des communes, à Ottawa, ne peut manquer de percevoir l'atmosphère particulière qui y règne. De cet intérieur ancien émane un parfum de pouvoir, d'histoire et de decorum. Là, depuis un siècle et demi, les lois se font et se défont, les gouvernements se succèdent et les élus canadiens exercent la démocratie.

Enfin, c'est le cas d'habitude. Car la salle est actuellement fermée pour réfection. Comment procède-t-on pour restaurer un lieu à la charge symbolique aussi puissante ? C'est le défi actuel de la firme EVOQ Architecture, qui pilote le projet. La cure de rajeunissement, entamée cette année, devrait s'étendre sur une décennie. La Chambre des communes est située dans l'édifice du Centre, l'un des nombreux bâtiments de la cité parlementaire. Cet édifice n'a pas subi de transformations majeures depuis sa reconstruction après l'incendie de 1916.

Avant d'attaquer cet immense chantier, les architectes ont érigé une Chambre des communes de remplacement pour abriter les travaux parlementaires durant la restauration. Ils ont trouvé une solution originale : recréer cet intérieur... à

l'extérieur. La cour située au milieu de l'édifice de l'Ouest a donc reçu un toit de verre de 4600 mètres carrés, soutenu par sept kilomètres de poutres d'acier. Ce qui permet de tenir les débats dessous !

« On n'a pas voulu créer de faux décor historique », explique Georges Drolet, directeur associé d'EVOQ. Cette insertion contemporaine met toutefois en valeur la splendeur du site, l'un des plus beaux ensembles d'architecture néogothique en Amérique du Nord. La maçonnerie extérieure de l'édifice de l'Ouest, qui compte quelque 140 000 pierres, a retrouvé son éclat grâce à un nettoyage au laser. Un bien joli cadre pour les députés, qui y siègent depuis janvier dernier.

Cette chambre temporaire est configurée de façon quasi identique au modèle original. Elle permet ainsi le bon déroulement des travaux parlementaires et le maintien du strict decorum, dont le cérémonial d'accès, qui les accompagne.

Préserver plus que la coquille

Le parlement d'Ottawa jouit aujourd'hui du plus haut niveau de protection patrimoniale accordé par le Bureau d'examen des édifices fédéraux du patrimoine. Cela n'a pas toujours été le cas. Avant le mouvement de sauvegarde de l'héritage bâti lancé dans les années 1970, aucune règle en ce sens ne régissait les travaux.

En 1960, l'édifice de l'Ouest, érigé 100 ans plus tôt, a d'ailleurs bien failli disparaître. « Une des propositions était de démolir le bâtiment, relate Georges Drolet. C'était plus simple de reconstruire. Mais le public s'est élevé contre cette idée, et les architectes ont dû revoir leur travail. » Ils ont toutefois quasiment éviscéré l'édifice. De fait, seul l'ancien bureau d'Alexander Mackenzie, deuxième premier ministre du Canada, a gardé de sa superbe.

« C'est un bureau très orné. Malheureusement, la majorité des pièces de ce bâtiment sont devenues assez banales », note l'architecte, dont la firme a aussi contribué à la récente restauration des bureaux des députés situés dans cet édifice.

Sauvegarder un intérieur historique pose un défi, même quand il possède un statut patrimonial. L'aménagement du

La cour intérieure de l'édifice de l'Ouest du parlement d'Ottawa accueille, pour une dizaine d'années, une Chambre des communes temporaire, conçue pour bien s'intégrer à cet environnement patrimonial.

Photo : Tom Arban photography

CONSERVER UN INTÉRIEUR RÉSIDENTIEL

Souvent, ce sont des spécialistes qui restaurent à grands frais les intérieurs des édifices publics. Mais comment s'y prennent les propriétaires privés pour préserver le style de leur demeure ancestrale ?

Auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, dont *Intérieurs québécois. Ambiances et décors de nos belles maisons*, l'historien de l'art Yves Laframboise distingue trois types d'interventions.

Dans le premier cas, la construction est conservée en l'état. « On en fait en quelque sorte un musée », dit-il. Il cite en exemple la maison du Docteur-Joseph-Arthur-Noé-Chabot, à Sainte-Claire, dans Bellechasse. Des citoyens amoureux de patrimoine qui souhaitent la conserver l'ont acquise. La résidence abrite les meubles, les vêtements, les carnets de rendez-vous, les médicaments et bien d'autres objets ayant appartenu au médecin. Un parfait exemple d'un intérieur de village du début du XX^e siècle.



Source : Manoir Mauvide-Genest

Dans le deuxième cas, la maison est reconstituée à l'identique. On en aménage l'intérieur sur la base de données historiques ou de connaissances scientifiques sur le bâtiment et son époque. C'est le cas du manoir Mauvide-Genest, habitation seigneuriale française située à Saint-Jean-de-l'Île-d'Orléans.

« Cette maison a été acquise en 2000 par une société de développement. Sa restauration a été longue et difficile. » Comme son mobilier était incomplet, on a commandé des répliques à des artisans et on a fait appel à la collection du Musée de la civilisation. On est ainsi parvenu à recréer un intérieur bourgeois du milieu du XVIII^e siècle.

Dans le troisième cas, un propriétaire meuble son chez-lui dans un esprit d'époque, au gré de sa vision personnelle. « Souvent, il est un collectionneur d'antiquités », note l'historien. Cette perspective « plus romantique que scientifique » n'empêche pas la personne de faire installer les commodités assurant son confort, en particulier dans la cuisine ou dans la salle de bain. Plusieurs maisons de l'île d'Orléans sont conservées ainsi. (CM)

bâtiment, plus encore que son enveloppe, doit être adapté aux besoins actuels des usagers. Faut-il conserver les pièces en l'état ? Recréer leur allure d'origine, perdue avec le temps ? Procéder à une modernisation respectueuse du passé ? La réponse réside souvent dans un difficile jeu d'équilibre.

Montréal : dérouler le tapis rouge

Le consortium formé par Atelier TAG et Jodoin Lamarre Pratte architectes a atteint une juste balance dans la réhabilitation de la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, à Montréal. Cette réalisation a d'ailleurs gagné le grand prix de l'Opération patrimoine Montréal en 2018 dans la catégorie Redonner vie.

« Nous avons voulu redonner à la Place des Arts son image des années 1960 tout en l'adaptant aux usages actuels », précise Ange Sauvage, concepteur chez Atelier TAG. Selon le jury, l'équipe a su rendre un hommage aussi inspiré que respectueux à cette icône du patrimoine moderne.

Les architectes ont d'abord redéployé le tapis rouge dans le grand foyer de la salle Wilfrid-Pelletier. Ce symbole distinctif du monde du spectacle, présent à l'origine, avait cédé sa place à un couvre-sol bleu dans les années 1980. Un fabricant québécois a créé sur mesure un tapis semblable au produit initial. La couleur écarlate du plancher et des bancs ainsi que le noir du bois rappellent maintenant la dichotomie chromatique de la Place des Arts telle qu'elle était à ses débuts, en 1963.

Mais l'aménagement devait aussi être adapté aux besoins contemporains. « La Place des Arts avait été pensée pour un public d'habitues », poursuit M. Sauvage. Ces clients connaissaient bien les lieux. De plus, de nombreux placiers étaient là pour les guider. Mais au fil des ans, le public s'est diversifié, alors que le personnel a diminué. Les visiteurs avaient du mal à s'orienter dans l'édifice. Le consortium a eu une idée novatrice : reproduire en grand format les plans initiaux de la Place des Arts sur les murs des escaliers. « On a reproduit et agrandi les dessins d'exécution d'origine et certaines photographies pour créer le papier peint », dit le concepteur. Une solution fûtée pour aider les usagers actuels tout en marquant l'histoire de la salle !

Gaspésie : sauver le comptoir de troc

Les intérieurs historiques qui méritent de passer à la postérité n'appartiennent pas tous à de grands édifices publics. À L'Anse-à-Beaufils, en Gaspésie, Rémi Cloutier a restauré avec sa famille l'ancien magasin général de la compagnie Robin, Jones and Whitman, acquis par son père en 1972.

« On n'avait pas d'architecte pour faire la restauration parce qu'on n'en avait pas les moyens, dit-il. Mais le magasin parlait de lui-même. »

L'endroit évoque en effet un pan significatif de l'histoire des Gaspésiens. Au milieu du XVIII^e siècle, le marchand jersiais Charles Robin s'installe dans la région pour y acheter de la morue, qu'il exporte jusqu'en Europe. Il y ouvre une vingtaine de postes, tous munis d'un magasin général où les pêcheurs troquent leurs prises contre diverses denrées. Une affaire en or... « La compagnie Robin ne payait pas en argent

Faut-il conserver les pièces en l'état ? Recréer leur allure d'origine, perdue avec le temps ? Procéder à une modernisation respectueuse du passé ? La réponse réside souvent dans un difficile jeu d'équilibre.



On a déployé, dans le grand foyer de la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, à Montréal, un tapis rouge semblable à celui qui s'y trouvait à l'origine.

Photo : Adrien Williams

et ne permettait donc pas aux travailleurs de s'enrichir», rappelle M. Cloutier, dont le propre grand-père traitait avec l'entreprise.

Son père, Gaston, choisit une autre carrière que la mer. Mais lorsque la compagnie Robin se départit du magasin général de L'Anse-à-Beaufils, il l'acquiert, incluant la marchandise invendue qui traîne au grenier. Passionné de patrimoine, il conserve tous les objets anciens qui lui tombent sous la main. « Mon père ramassait les vieilleries. Il les louait à ceux qui avaient besoin de décors pour des films ! »

De magasin à musée

Lorsque Cloutier père décède, le magasin n'est plus très rentable, mais son deuxième étage est un trésor d'antiquités. Réunis en

conseil de famille, les héritiers décident de conserver l'endroit pour en faire un centre d'interprétation sur la vie des pêcheurs d'autrefois.

Commence alors un patient travail de documentation et de restauration. Lorsque la famille enlève le prélat qui recouvre le plancher de noyer du magasin, elle découvre les traces, noires de suie, des présentoirs de la compagnie Robin que Gaston avait retirés et entreposés avec soin. Elle peut ainsi reconstituer en partie le décor de l'époque. Rémi Cloutier interroge aussi les anciens du village pour savoir comment le magasin était organisé et comment les choses s'y passaient vers 1928.

« Les Robin vendaient de tout, des biberons jusqu'aux cerceaux, rappelle-t-il. Nous, on ne fait que de l'animation. »



Poussée par un fort sentiment d'appartenance, la communauté de Sainte-Thècle a participé à la restauration de l'ancien magasin général du village, devenu le café-boutique Aux cinq sœurs.

Source : Café-boutique Aux cinq sœurs



L'ancien magasin général de L'Anse-à-Beaufils accueille aujourd'hui un centre d'interprétation sur la vie des pêcheurs d'autrefois.

Source : Magasin général de L'Anse-à-Beaufils

Le centre d'interprétation, ouvert 17 semaines par année, compte sept animateurs-comédiens qui s'amuse à transporter les touristes à une autre époque.

Mauricie : un parfum de café

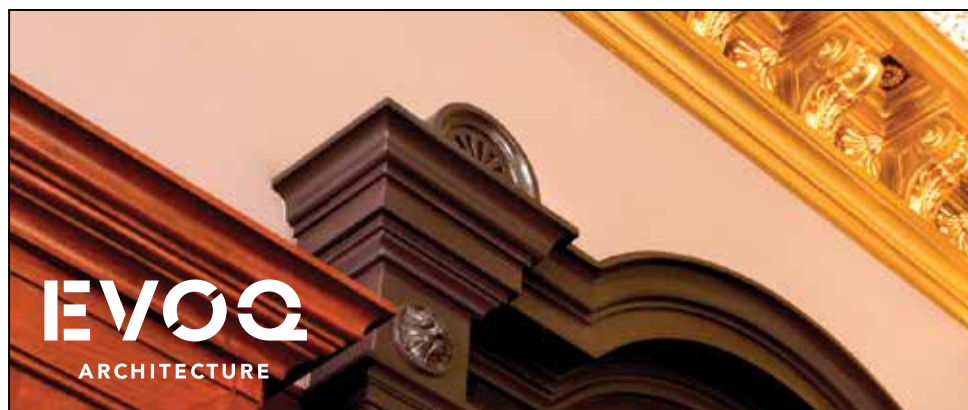
Même type de bâtiment, autre destin. Plutôt que d'être transformé en musée, l'ancien magasin général de Sainte-Thècle, en Mauricie, a changé de vocation pour devenir le café-boutique Aux cinq sœurs.

De prime abord, Roxanne Monfette et Olivier Myre, ses propriétaires, n'avaient aucun projet de restauration. Mais voilà : la maison dont ils étaient tombés amoureux, à Sainte-Thècle, avait pour annexe l'ancien magasin général David Leblanc. Le commerce a servi sa clientèle de 1890 à 1996, puis est resté à l'abandon jusqu'en 2016. « Durant 20 ans, il n'a été ni chauffé ni éclairé. La bâtisse était très abîmée. On l'a achetée par coup de cœur, à cause du *look* architectural particulier », raconte la copropriétaire.

Remettre le bâtiment en état a demandé énormément de travail. Le couple a dû investir 40 000 \$ en rénovations, notamment pour refaire l'électricité et la plomberie. Comme le bâtiment n'est pas classé, aucune aide financière n'était accessible, sauf une petite contribution de la Municipalité. Toutefois, plusieurs villageois ont offert leur soutien. Certains entrepreneurs ont même contribué à la restauration à titre gracieux. « Ils avaient connu le magasin autrefois et avaient un sentiment d'appartenance envers lui. On a senti un élan de solidarité. »

Le café-boutique Aux cinq sœurs, ainsi nommé en hommage aux femmes Leblanc qui avaient autrefois repris le commerce de leur père, a ouvert ses portes en 2016. Il emploie de cinq à huit personnes en toutes saisons. Son cachet n'est sûrement pas étranger à son succès. « Les gens entrent et sentent l'authenticité de l'endroit, croit Roxanne Monfette. Le chauffage au bois, les planchers, les comptoirs... C'est un décor d'époque authentique, comme on en voyait autrefois. Pour ça, les gens se déplacent de loin. » ♦

Caroline Montpetit est journaliste au quotidien *Le Devoir*.



RESTAURATION,
RÉHABILITATION
ET AGRANDISSEMENT

Le 357c
Édifice des Commissaires du Havre
Montréal, Québec